

GEORGE R.R. GARDNER
MARTIN & DOZOIS

PRÉSENTENT

VAURIENS



UNE NOUVELLE INÉDITE
DANS L'UNIVERS DU TRÔNE
DE FER

Pygmalion 

Cette anthologie comprend une nouvelle inédite dans l'univers du Trône de Fer.



VAURIENS

Crapules, escrocs, canailles, voleurs, tricheurs, coquins... Parfois héros, parfois non, ces personnages nous fascinent.

Quels que soient l'époque, le lieu ou le genre dans lesquels ils prennent place, Gardner Dozois et George R.R. Martin les adorent autant que les bonnes histoires. Ils ont donc sollicité les plus grands auteurs de best-sellers pour créer les meilleurs *bad guys* de la littérature, sans restriction de genre.

Découvrez ces vingt et une nouvelles inédites, pleines de rebondissements, de plans machiavéliques et de surprises.

Tout le monde aime les vauriens... même si nous finissons par le regretter.

GEORGE R.R. MARTIN, scénariste et producteur de nombreux films et feuilletons de télévision, est également l'auteur de la célèbre série *Trône de Fer* – adaptée sous le titre *Game of Thrones* par HBO – dont tous les tomes ont paru chez Pygmalion.

Écrivain, spécialiste des nouvelles, **GARDNER DOZOIS** a été récompensé de nombreuses fois par les plus grands prix de l'imaginaire (deux prix Nebula, treize prix Hugo). Anthologiste réputé, il est le plus fréquent collaborateur de George R.R. Martin.

« LE SOMMAIRE À LUI SEUL
FERA SALIVER LES FANS DU GENRE. »

Library Journal

Traduit de l'anglais
par Benjamin Kuntzer.

Pygmalion

AVEC :
NEIL GAIMAN
CONNIE WILLIS
PATRICK ROTHFUSS
GEORGE R.R. MARTIN
SCOTT LYNCH
JOE ABERCROMBIE
GILLIAN FLYNN
MATTHEW HUGUES
JOE R. LANSDALE
MICHAEL SWANWICK
DAVID W. BALL
CARRIE VAUGHN
BRADLEY DENTON
CHERIE PRIEST
DANIEL ABRAHAM
PAUL CORNELL
STEVEN SAYLOR
GARTH NIX
WALTER JON WILLIAMS
PHYLLIS EISENSTEIN
LISA TUTTLE

Vauriens

Anthologie dirigée par
George R. R. Martin et Gardner Dozois

Vauriens

Traduit de l'anglais par Benjamin Kuntzer

Pygmalion 

Titre original : *ROGUES*

Traduction publiée en accord avec Bantam Books,
une marque de Random House,
une division de Penguin Random House LLC.

Le traducteur de cet ouvrage a bénéficié d'une bourse d'écriture
de la Direction régionale des affaires culturelles Auvergne-Rhône-Alpes/
Conseil régional Auvergne-Rhône-Alpes.

Pour plus d'informations sur nos parutions, suivez-nous sur Facebook,
Instagram et Twitter.
<https://www.editions-pygmalion.fr/>

© 2014 by George R. R. Martin and Gardner Dozois

Pour les nouvelles : références en fin d'ouvrage.

© 2018, Pygmalion, département de Flammarion,
pour la traduction française

ISBN : 978-2-7564-2385-2

Pour Joe et Gay Haldeman
Deux truculents vauriens

SOMMAIRE

<i>Introduction de George R. R. Martin</i>	11
Joe Abercrombie	19
<i>Les Temps sont rudes pour tout le monde</i>	21
Gillian Flynn	55
<i>Qu'est-ce que vous faites dans la vie?</i>	57
Matthew Hughes	89
<i>L'Auberge des sept bénédictions</i>	91
Joe R. Lansdale	121
<i>Brindille tordue</i>	123
Michael Swanwick	155
<i>Tawny Petticoats</i>	157
David W. Ball	187
<i>Provenance</i>	189
Carrie Vaughn.....	219
<i>Les Années folles</i>	221
Scott Lynch	251
<i>Un an et un jour à Theradane-la-Vieille</i>	253
Bradley Denton.....	297
<i>Durs à cuivre</i>	299
Cherie Priest.....	357
<i>Métaux lourds</i>	359

VAURIENS

Daniel Abraham	383
<i>Le Sens de l'amour</i>	385
Paul Cornell	413
<i>Une meilleure façon de mourir</i>	415
Steven Saylor	443
<i>Mal vu à Tyr</i>	445
Garth Nix	473
<i>Une cargaison d'ivoires</i>	475
Walter Jon Williams	501
<i>Diamants téquila</i>	503
Phyllis Eisenstein	553
<i>La Caravane vers nulle part</i>	555
Lisa Tuttle	593
<i>L'Étrange affaire des épouses mortes</i>	595
Neil Gaiman	637
<i>Comment le marquis a récupéré son manteau</i>	639
Connie Willis	665
<i>À l'affiche ce soir</i>	667
Patrick Rothfuss	711
<i>L'Arbre-éclair</i>	713
George R. R. Martin	769
<i>Le Prince vaurien, ou, Le Frère d'un roi</i>	773

INTRODUCTION DE GEORGE R. R. MARTIN

Tout le monde aime les vauriens

... même si nous finissons parfois par le regretter.

Les crapules, les escrocs et les canailles. Les bons à rien, les voleurs, les tricheurs et les coquins. Les mauvais garçons et les vilaines filles. Les arnaqueurs, les séducteurs, les imposteurs, les filous, les charlatans, les fraudeurs, les mystificateurs, les menteurs, les goujats, les estampeurs... on les nomme de mille manières, et ils apparaissent dans toute sorte de récits, dans chaque genre existant, dans les mythes et les légendes... ah, et oui, bien sûr, dans toutes les époques de l'histoire, également. Ce sont les enfants de Loki, les frères du Coyote. Parfois, ce sont les héros. D'autres fois, ce sont les méchants. La plupart du temps, ils se situent quelque part entre les deux, dans une zone grise... et le gris est depuis longtemps ma couleur préférée. C'est tellement plus intéressant que le blanc ou le noir.

J'imagine que j'ai toujours eu un faible pour les vauriens. Quand j'étais gamin, dans les années 1950, j'avais souvent l'impression que la moitié des programmes de grande écoute à la télévision étaient constitués de séries comiques, et l'autre de westerns. Mon père adorait les westerns, si bien qu'en grandissant, je les ai tous vus, un défilé interminable de shérifs à la mâchoire carrée et de marshals arpentant la frontière, tous plus impavides les uns que les autres. Le marshal Dillon était un roc, Wyatt Earp était brave, courageux et téméraire (c'était même dit dans le générique); quant au Lone Ranger ou à Hopalong Cassidy, Gene Autry ou Roy Rogers, ils étaient héroïques, nobles, probes, les modèles parfaits pour n'importe quel jeune garçon... mais aucun d'eux ne me paraissait vraiment réel. Mes héros de western préférés étaient toujours ceux qui cassaient le moule : Paladin, qui s'habillait tout en noir (comme un méchant) quand il était sur la route, mais qui se vêtait

tel un dandy efféminé quand il se trouvait à San Francisco, « tenant compagnie » (hum !) à une femme différente chaque semaine et qui louait ses services pour de l'argent (les vrais héros n'ont que faire de l'argent) ; et les frères Maverick (surtout Bret), de charmantes crapules qui préféraient l'attirail du parieur (costume noir, cravate-lacet et gilet élégant) aux atours traditionnels du marshal (veste, insigne et chapeau blanc), et que l'on retrouvait plus souvent à une table de poker qu'au cœur d'une fusillade.

Et, vous savez, lorsqu'on les regarde aujourd'hui, des séries comme *Maverick* ou *Have Gun – Will Travel* se tiennent beaucoup mieux que les westerns plus traditionnels de l'époque. Vous pourriez me répliquer qu'elles jouissaient d'un meilleur scénario, d'un meilleur jeu d'acteurs et de meilleurs réalisateurs que la plupart des autres histoires de canas-sons, et vous n'auriez pas complètement tort... mais je suis convaincu que le côté vauriens n'est pas non plus complètement étranger à ce bon vieillissement.

Mais les amateurs de vieux westerns télévisuels ne sont pas les seuls à apprécier un bon vaurien. En vérité, il s'agit là d'un personnage archétypal qui dépasse tous les genres et supports.

Clint Eastwood est devenu une star en interprétant des personnages comme Rowdy Yates, l'inspecteur Harry ou l'homme sans nom, tous des vauriens. Si au lieu de ça il avait joué Yates le sympa, Billy Respectables-Règles ou l'homme avec une identité certifiée, nul n'aurait jamais entendu parler de lui. Bon, il est vrai que j'ai rencontré à la fac une fille qui préférait Ashley Wilkes, tellement noble et dévoué, à ce mufle de Rhett Butler, joueur et opportuniste... mais elle doit être la seule. Toutes les autres femmes avec qui j'ai pu en discuter choisiraient Rhett sans l'ombre d'une hésitation, et encore plus si on le compare à Frank Kennedy ou Charles Hamilton. Harrison Ford a aussi un côté vaurien dans pratiquement chacun de ses rôles, mais naturellement tout a commencé avec Han Solo et Indiana Jones. Existe-t-il réellement quelqu'un préférant Luke Skywalker à Han Solo ? Certes, Han ne se lance dans l'aventure que pour l'argent, il ne s'en cache jamais... ce qui rend son retour encore plus électrisant à la fin de *Star Wars*, quand il vient balancer un missile dans le cul de Dark Vador. (Oh, et George Lucas aura beau bidouiller le premier film, c'est bien lui qui tire le premier dans la scène de la cantina.) Quant à Indy... Indy est la quintessence du vaurien. Quand il dégaine son flingue pour abattre ce manieur de sabre, ce n'est pas juste du tout... mais mes pauvres, n'est-ce pas pour ça qu'on l'aime ?

Cependant, les vauriens ne cartonnent pas seulement à la télé ou au cinéma. Prenez les livres, par exemple.

La high fantasy.

Aujourd'hui, la fantasy est souvent considérée comme un genre dans lequel le bien absolu affronte le mal absolu, et c'est effectivement le cas dans pléthore d'ouvrages écrits par les imitateurs de Tolkien, avec leurs innombrables seigneurs noirs, sbires diaboliques et héros intrépides. Il existe pourtant un sous-genre plus ancien qui grouille de vauriens : l'épée et sorcellerie. Conan le Cimmérien est parfois qualifié de héros, mais n'oublions pas qu'il s'agit également d'un voleur, d'un pillard, d'un pirate, d'un mercenaire et, en fin de compte, d'un usurpateur, qui s'installe sur un trône qui n'est pas le sien... après avoir couché avec toutes les belles femmes croisées en chemin. Fafhrd et le Souricier Gris sont encore plus crapuleux, bien que considérablement moins en réussite. Il est peu vraisemblable que l'un ou l'autre devienne roi un jour. Et il y a aussi le parfaitement amoral (et délicieux) Cugel l'astucieux, de Jack Vance, dont les combines ne semblent jamais produire l'effet escompté, mais quand même...

La fiction historique n'est pas non plus en reste de vauriens fringants, retors et indignes de confiance. Les Trois Mousquetaires n'étaient pas exempts de tout reproche. (C'est impossible, quand on veut jouer les fiers-à-bras.) Rhett Butler était un aussi gros vaurien dans le livre que dans le film. Michael Chabon nous a offert deux magnifiques vauriens avec Amram et Zelikman, les vedettes de son roman historique *Les Princes vagabonds*, et j'espère pour ma part que nous retrouverons souvent ces deux compagnons. Et puis, naturellement, il y a l'inoubliable Harry Flashman (Sir Harry Paget Flashman VC KCB KCIE, pour vous servir), de George MacDonald Fraser, un personnage semblant sortir tout droit de *Tom Brown's Schoolday*, le classique des histoires de pensionnats britanniques de Thomas Hughes (une sorte d'*Harry Potter* sans quidditch, sans magie et sans filles). Si vous n'avez pas lu les *Flashman* de MacDonald (vous pouvez vous dispenser des Hughes, sauf si vous aimez les leçons de morale victorienne), vous ne connaissez pas encore l'un des plus grands vauriens de la littérature. Je vous envie beaucoup cette découverte.

Les westerns ? Diable, le Far West fourmille de vauriens. Le héros hors-la-loi y est aussi commun que le brigand hors-la-loi, peut-être même plus. Billy the Kid ? Jesse James et sa bande ? Doc Holliday, extraordinaire dentiste crapuleux ? Et pour en revenir un instant à la télévision – sur une chaîne payante, cette fois –, il y a la fabuleuse et

fort regrettée série d'HBO, *Deadwood*, et le sale type au centre de toute l'histoire, Al Swearengen. Incarné par Ian McShane, Swearengen vole complètement la vedette au héros putatif, le shérif. D'un autre côté, les vauriens sont doués pour le vol. C'est l'un des domaines dans lesquels ils excellent.

Et que dire de la romance ? Ouah ! Le vaurien finit presque toujours par conquérir la fille. Ces temps-ci, bien souvent, le vaurien EST la fille, ce qui peut s'avérer encore plus cool. Il est toujours agréable de voir les conventions chamboulées.

Tout un pan de la littérature policière est dévolu aux vauriens. Les privés ont toujours eu cette caractéristique ; s'ils étaient droits dans leurs bottes, s'ils respectaient la loi à la lettre, s'ils étaient du genre « les faits, rien que les faits, m'dame », ils seraient flics. Ce n'est pas le cas.

Je pourrais continuer. La fiction littéraire, les romans gothiques, les romances paranormales, la chick-lit, l'horreur, le cyberpunk, le steampunk, la fantasy urbaine, les histoires d'infirmières, les tragédies, les comédies, la littérature érotique, les thrillers, le space-opera, les westerns, les textes dans le monde du sport, les fictions militaires, les romances agricoles... chaque genre et sous-genre comportent leurs vauriens. La plupart du temps, ce sont nos personnages préférés, ceux dont on se souvient le mieux.

Tous ces genres ne sont hélas pas représentés dans cette anthologie... quelque part, je le regrette. C'est peut-être le vaurien qui sommeille en moi, la partie de mon être qui préfère déborder en coloriant, mais la vérité est que je ne respecte guère les limites des genres. Actuellement, je suis surtout connu comme auteur de fantasy, mais *Vauriens* n'a pas vocation à être une anthologie de fantasy... même si elle en contient d'excellents exemples. Mon coéditeur, Gardner Dozois, a été rédacteur en chef d'un magazine de science-fiction pendant vingt ans, pourtant *Vauriens* n'est pas non plus une anthologie de SF... même si elle comporte certaines histoires de SF aussi bonnes que celles que vous pourriez trouver dans les meilleures revues spécialisées.

À l'instar de *Warriors* ou de *Dangerous Women*, nos précédentes anthologies multi-genres, *Vauriens* cherche à dépasser ces frontières. Notre thème est universel, et Gardner et moi adorons tous deux les bonnes histoires, quels que soient l'époque, le lieu ou le genre dans lesquels elles prennent place ; nous avons donc sollicité des auteurs bien connus de thriller, de fantasy épique, d'épée et sorcellerie, de fantasy urbaine, de science-fiction, de romance, de littérature générale, de polar (suspense ou noir), de romans historiques, de westerns, d'horreur et

ainsi de suite... Tous n'ont pas accepté, mais ils sont nombreux à avoir dit oui, et le résultat se trouve dans les pages suivantes. Nos collaborateurs forment une constellation d'auteurs primés figurant sur les listes des meilleures ventes, et représentent une dizaine d'éditeurs différents et autant de genres. Nous avons demandé la même chose à chacun : une nouvelle sur un vaurien, pleine de rebondissements habiles, de plans machiavéliques et de surprises. Nous ne leur avons imposé aucune contrainte de genre. Certains ont décidé de s'en tenir à celui auquel ils étaient habitués, d'autres ont préféré se lancer dans quelque chose de différent.

Dans mon introduction à *Warriors*, la première de nos anthologies hybrides, j'évoquais le fait d'avoir grandi dans les années 1950 à Bayonne, dans le New Jersey, une petite ville sans une seule librairie. Je trouvais toutes mes lectures dans les kiosques à journaux et sur les tourniquets des boutiques de bonbons du coin. Les livres de poche rangés ainsi n'étaient pas classés par genre. Tout était entreposé ensemble, un exemplaire de ceci, deux exemplaires de cela. On pouvait trouver *Les Frères Karamazov* entre un roman d'infirmières et le dernier *Mike Hammer*, de Mickey Spillane. Dorothy Parker et Dorothy Sayers partageaient le rayonnement avec Ralph Ellison et J. D. Sallinger. Max Brand se frottait à Barbara Cartland. A. E. van Vogt, P. G. Wodehouse et H. P. Lovecraft jouaient des coudes avec F. Scott Fitzgerald. Romans à clés, westerns, récits gothiques, histoires de fantômes, classiques de la littérature anglaise, romans « littéraires » contemporains et, naturellement, SF, fantasy et horreur – on trouvait de tout sur ces tourniquets et leurs dizaines de milliers de semblables.

Cela me plaisait bien. Cela me plaît toujours. Mais au cours des décennies écoulées (de trop nombreuses décennies, j'en ai peur), le monde de l'édition a changé, les chaînes de librairies se sont multipliées, les frontières entre les genres se sont renforcées. Je trouve cela dommage. Les livres devraient nous ouvrir l'esprit, nous emmener vers des endroits que nous n'avons jamais visités, nous montrer des choses que nous n'avons jamais vues, étendre nos horizons et faire évoluer la manière dont nous percevons le monde. Réduire nos lectures à un seul genre met à mal tout ceci. Cela nous limite, nous rend plus petits. Il me semble que, hier comme aujourd'hui, il existe de bonnes histoires et de mauvaises histoires, et que c'est là la seule distinction qui compte vraiment.

Nous estimons ici en avoir rassemblé de bonnes. Vous rencontrerez des vauriens de toute taille, forme et couleur dans ces pages, dans une

grande diversité de décors, incarnant un sain mélange de différents genres et sous-genres. Mais vous ne pourrez pas savoir de *quels* genres et sous-genres il s'agit avant de les avoir lues, car Gardner et moi, dans la tradition de ces vieux tourniquets en ferraille, avons tout mélangé. Certains de ces récits ont, nous l'espérons, été écrits par vos auteurs préférés ; d'autres sont l'œuvre d'écrivains dont vous n'aviez (encore) jamais entendu parler. Gageons que, lorsque vous refermerez ce *Vauriens*, quelques-uns de ces derniers viendront rejoindre la première catégorie.

Savourez votre lecture... mais soyez prudent : certains des gentlemen et des dames adorables présentés dans ces pages ne sont pas entièrement fiables.

Qu'est-ce que vous faites dans la vie ?

Je n'ai pas arrêté de faire des branlettes parce que je n'étais pas douée pour ça. J'ai arrêté de faire des branlettes parce que j'étais la meilleure.

Pendant trois ans, j'ai fait les meilleures branlettes de toute la région. Ce qu'il faut, c'est ne pas trop se poser de questions. Si on commence à s'inquiéter de la technique, si on se met à analyser le rythme et la pression, on perd ce qui fait la nature de l'acte. Il faut se préparer mentalement avant de s'y mettre, puis arrêter de penser et laisser son corps agir.

En gros, c'est comme un swing au golf.

J'ai branlé des mecs six jours par semaine, huit heures par jour, avec une pause pour le déjeuner, et je n'avais jamais un créneau de libre. Je m'accordais quinze jours de vacances par an, ainsi que les jours fériés, car une branlette de jour férié est triste pour tout le monde. Et donc, en un peu plus de trois ans, j'estime à 23 546 le nombre de masturbations effectuées. Alors n'allez pas croire cette pute de Shardelle quand elle vous raconte que j'ai arrêté parce que je n'avais pas le talent.

J'ai arrêté parce qu'après 23 546 masturbations en trois ans, le syndrome du canal carpien vous guette.

J'ai commencé ce job de façon tout à fait honnête. Peut-être que « naturelle » serait un meilleur terme. Je n'ai jamais trop fait dans l'honnêteté. J'ai été élevée en ville par une mère borgne (la première phrase de mes mémoires), et ce n'était pas une gentille dame. Elle n'avait pas de problème de drogue ni de boisson, mais vraiment de travail. C'était la plus grosse feignasse que j'aie jamais rencontrée. Deux fois par semaine, on arpentait les rues du centre-ville pour faire la manche. Mais ma mère détestant se tenir debout, il y avait toute une stratégie à respecter. Glaner autant d'argent que possible aussi vite que possible, puis rentrer bouffer des marbrés au chocolat devant des reconstitutions

judiciaires, vautrées sur notre matelas défoncé et taché. (C'est ce qui m'a le plus marquée durant mon enfance : les taches. Je ne saurais vous dire de quelle couleur était l'œil de ma mère, mais je sais que la tache sur la moquette à longues mèches était d'un marron épais et profond, tandis que celles du plafond étaient orange foncé et celles des murs d'un jaune pisse éclatant.)

Ma mère et moi, on s'habillait pour l'occasion. Elle avait une jolie robe en coton décolorée, élimée jusqu'à la trame, mais tout ce qu'il y a de plus respectable. Quant à moi, je pouvais mettre toutes mes fringues trop petites. On s'asseyait sur un banc pour choisir nos cibles. Le plan était tout bête : le premier choix était les bus de croyants venus de banlieue. Les croyants du centre-ville se contentent de vous envoyer à l'église. En banlieue, ils ont l'habitude d'aider, surtout une borgne avec une gamine à l'air malheureux. Le deuxième choix était les femmes allant par deux. (Les femmes seules ont tendance à s'esquiver trop rapidement ; les groupes de femmes sont trop difficiles à convaincre.) Le troisième choix était les femmes seules d'allure sympathique. Vous voyez desquelles je parle : celles à qui vous demanderiez l'heure ou votre chemin. Ainsi que les jeunes types avec une barbe ou une guitare. Laissez tomber les costards : le cliché est vérifié, ce sont tous des connards. Oubliez aussi ceux qui ont une bague au pouce : je ne sais pas d'où ça vient, mais ceux-là ne donnent jamais.

Ceux qu'on choisissait ? On ne les appelait pas des cibles, des proies, ni des victimes. On les appelait des Tony, parce que mon père s'appelait Tony et qu'il était incapable de dire non (même s'il avait au moins dû le dire une fois à ma mère, quand elle lui avait demandé de rester).

Quand on arrête un Tony, on devine en deux secondes comment mendier. Certains veulent que tout se passe au plus vite, comme une agression. Alors on jette un « Onabesoindargentpourtangervousauriezunepetitepièce ? » D'autres préfèrent se délecter de votre infortune. Ils ne vous donneront de l'argent que si vous leur offrez une raison de se sentir mieux, et plus votre histoire sera triste, mieux ils se sentiront après vous avoir aidé, et plus ils vous donneront de fric. Je ne le leur reproche pas. Quand on va au spectacle, on veut en avoir pour son pognon.

Ma mère a grandi dans une ferme, dans le sud de l'État. Sa mère est morte en couches, son père cultivait du soja et l'élevait quand il n'était pas trop fatigué. Elle est venue en ville pour aller à la fac, mais son père a chopé un cancer, et ils ont dû vendre la ferme, et ils ne parvenaient plus à joindre les deux bouts, alors elle a laissé tomber. Elle a bossé comme serveuse pendant trois ans, puis sa petite fille est née et le papa

de la petite est parti, et de fil en aiguille... elle a rejoint le camp des nécessaires. Elle n'en était pas fière...

Vous voyez le genre. Et ça, c'est juste le point de départ. Après, on brode comme on veut. On peut bâcler le truc, si l'autre veut entendre une histoire décousue à la va-comme-je-te-pousse : je devenais soudain une élève émrite dans un pensionnat lointain (c'était le cas, mais la vérité importe peu), et ma mère avait juste besoin de quoi faire le plein pour m'emmener là-bas (généralement, je prenais trois cars pour m'y rendre seule). Ou si le pigeon en voulait au système, je me retrouvais affligée d'une maladie rare (portant le nom du toquard avec lequel ma mère sortait : le syndrome Todd-Tychon, la maladie de Gregory Fischer), et le coût de mon traitement nous avait mises sur la paille.

Ma mère était rusée, mais paresseuse. J'étais bien plus ambitieuse. Je ne manquais pas d'endurance, et je n'avais aucune fierté. À treize ans, je récoltais des centaines de dollars de plus qu'elle en faisant la manche, et à seize, je l'ai laissée tomber en même temps que les taches et la télé – et oui, que le lycée – pour me mettre à mon compte. Je sortais tous les matins et mendiais pendant six heures. Je savais qui approcher, combien de temps l'accoster et quoi lui raconter. Je n'avais honte de rien. C'était juste du troc : je leur donnais bonne conscience, ils me filaient du blé.

Vous comprenez pourquoi cette histoire de branlettes était comme une évolution de carrière naturelle.

Les Paumes spirituelles (je n'y suis pour rien, ce n'est pas moi qui ai choisi le nom) se trouvaient dans un quartier chic, à l'ouest du centre-ville. Cartes de tarot et boules de cristal en devanture, prostitution soft et illégale en arrière-boutique. J'avais répondu à une annonce pour un job de réceptionniste. Il s'avère que « réceptionniste » signifiait « putain ». Ma boss Viveca est une ancienne réceptionniste devenue véritable chiro-mancienne. (Même si Viveca n'est pas son vrai nom, son vrai nom étant Jennifer, mais les gens ne pensent pas qu'une Jennifer puisse dire l'avenir ; les Jennifer peuvent vous dire quelle jolie paire de chaussures acheter ou dans quel magasin bio aller, mais elles n'ont pas à se mêler de l'avenir des autres.) Viveca emploie officiellement plusieurs diseuses de bonne aventure, tout en gérant une petite pièce à l'arrière. La pièce à l'arrière ressemble à un cabinet de médecin : on y trouve des serviettes en papier, du désinfectant et une table d'examen. Les filles ont décoré le tout en jetant des écharpes sur les lampes et en installant des pots-pourris et des coussins pailletés – des trucs de filles qui ne doivent intéresser que les filles. À mon avis, si j'étais un mec prêt à payer une

nana pour me faire branler, je n'entrerais pas dans la pièce en disant : « Dis donc, ça sent la cannelle et la muscade... vite, attrape-moi la bite ! » J'entrerais sans dire grand-chose, ce qu'ils font généralement.

Il est unique, cet homme qui vient pour une branlette. (Et on ne fait que des branlettes ici, du moins je ne fais que des branlettes – j'ai un casier judiciaire pour quelques chapardages, des trucs cons que j'ai pu faire à dix-huit, vingt ans et qui m'empêcheront à vie de trouver un boulot digne de ce nom, inutile de me rajouter en plus des faits de prostitution aggravée.) Un mec à branlette est très différent d'un mec à pipe ou d'un mec voulant baiser. Bien sûr, pour certains, une branlette n'est qu'un premier pas vers la débauche. Mais j'ai des tas de clients réguliers, qui ne chercheront jamais rien de plus. Pour eux, branler n'est pas tromper. À moins qu'ils s'inquiètent des MST, ou qu'ils n'aient jamais trouvé le courage de réclamer autre chose. Il s'agit bien souvent d'hommes mariés, tendus, nerveux, avec un boulot intermédiaire sans grandes responsabilités. Ce sont des faits, pas des jugements de valeur. Ils veulent que vous soyez jolie, mais pas salope. Par exemple, dans la vraie vie, je porte des lunettes, mais je les retire quand je travaille, parce que ça les distrait – ils s'imaginent que vous allez leur sortir le coup de la bibliothécaire sexy, et ils se crispent comme s'ils attendaient en vain les premiers accords d'une chanson de ZZ Top, puis ils sont tout gênés d'avoir cru à cette histoire de bibliothécaire sexy et ils pensent à autre chose et ça dure bien trop longtemps pour tout le monde.

Ils veulent que vous soyez amicale et agréable, mais pas faible. Ils n'ont pas envie de se sentir comme des prédateurs. Ils veulent que ce soit donnant-donnant. Une offre de service. Vous leur servez donc une conversation polie sur la météo et l'équipe de sport qu'ils soutiennent. J'essaie habituellement de trouver une sorte de private joke que l'on pourra ressortir à chaque visite – une private joke est comme un symbole d'amitié, sans avoir à se donner la peine de construire une véritable amitié. Alors vous leur dites *Je vois que c'est la saison des fraises !* ou *Il nous faut un plus gros bateau* (ce sont de vrais exemples), et la glace est rompue, et ils ne se sentent plus comme des sacs à merde parce que vous êtes amis, et l'ambiance est posée et vous pouvez vous y mettre.

Quand on me pose cette question que tout le monde pose – « Qu'est-ce que vous faites dans la vie ? » –, je réponds : « Je suis dans le service clientèle », ce qui est vrai. Pour moi, j'ai passé une bonne journée quand j'ai réussi à donner le sourire à de nombreuses personnes. Je sais que ça semble un peu bateau, mais c'est la vérité. Enfin,

je préférerais être bibliothécaire, mais je tiens à la sécurité de l'emploi. Les livres sont peut-être temporaires ; les bites sont éternelles.

Le problème était que mon poignet me faisait un mal de chien. J'avais à peine trente ans et déjà l'articulation d'une octogénaire, avec l'attelle anti-sexy au possible qui allait avec. Je l'enlevais avant de passer à l'acte, mais le bruit du Velcro que l'on décroche mettait les hommes mal à l'aise. Un jour, Viveca est venue me voir à l'arrière. C'est une femme forte, avec des allures de pieuvre – des tas de perles, de froufrous et de foulards flottent autour d'elle, le tout baigné d'une puissante odeur d'eau de Cologne. Ses cheveux sont teints façon cocktail multi-fruits, mais elle insiste pour dire que c'est leur couleur naturelle. (*Viveca : Dernier enfant d'une famille d'ouvriers ; indulgente avec les gens qu'elle aime ; pleure devant les pubs ; échoue régulièrement à devenir végétarienne.* Simples hypothèses.)

« Tu es extralucide, l'Intello ? » m'avait-elle demandé. Elle m'appelait l'Intello parce que je portais des lunettes, lisais des livres et mangeais des yaourts à ma pause déjeuner. Je n'en suis pas vraiment une, même si j'aspire à le devenir. Comme j'ai planté le lycée, je suis plutôt autodidacte. (C'est pas un gros mot, ouvrez un dico.) Je lis tout le temps. Je crois. Mais je manque de formation traditionnelle. J'ai donc l'impression d'être plus maligne que tous ceux qui m'entourent, mais que si je me retrouvais un jour entourée de vraies tronches – des gens qui sortent de la fac, boivent du vin et parlent latin –, elles s'ennuieraient à mourir avec moi. C'est une façon bien solitaire de vivre sa vie. J'accepte donc ce surnom comme une marque d'honneur. En espérant qu'un jour je ne soulerai pas complètement des gens vraiment intelligents. La question est : comment les trouver ?

« Extralucide ? Non.

— Voyante ? Tu as déjà eu des visions ?

— Non. » J'avais toujours considéré que ces histoires de bonne aventure étaient *pour les débilos*, comme dirait ma mère. Elle vient réellement d'une ferme dans le sud de l'État. Ça, au moins, n'était pas une invention.

Viveca avait cessé de jouer avec ses perles.

« L'Intello, j'essaie de t'aider, là. »

Ça y est, j'avais compris. Je ne suis d'habitude pas aussi lente, mais mon poignet m'élançait. Le genre de douleur qui vous occupe le cerveau en permanence. Et, à ma décharge, Viveca ne pose généralement des questions que pour le plaisir de parler – elle ne s'intéresse pas trop aux réponses.

L'Arbre-éclair

Matin : La Route étroite

Bast faillit parvenir à sortir par la porte de derrière de l'auberge de la *Pierre levée*.

Plus précisément, il *était* parvenu à sortir, ses deux pieds ayant franchi le seuil et le battant étant presque entièrement refermé derrière lui, quand il entendit la voix de son maître.

Il s'immobilisa, la main sur le loquet. Il fronça les sourcils, considérant le faible entrebâillement qui subsistait encore. Il n'avait pas fait le moindre bruit. Il le savait. Il connaissait tous les recoins silencieux de l'établissement, savait quelles lattes soupiraient sous le pied, quelles fenêtres étaient grippées...

Les gonds de la porte de derrière grinçaient parfois, en fonction de leur humeur, mais l'écueil était facile à contourner. Bast changea de prise sur le loquet, le souleva afin d'amoindrir la contrainte exercée par la porte, puis il acheva de la fermer lentement. Pas un grincement. Le battant pivota plus légèrement qu'une brise.

Bast se redressa avec un sourire espiègle. Son expression était à la fois douce, narquoise et fougueuse. Il avait l'air d'un vilain garçon étant parvenu à décrocher la lune pour la dévorer. Son sourire en était l'ultime croissant restant, acéré, blanc et dangereux.

« Bast ! » résonna à nouveau la voix, plus fort, cette fois. Pas un cri grossier, son maître ne s'abaisserait jamais à brailler. Mais quand il voulait se faire entendre, rien d'aussi peu substantiel qu'un battant de chêne ne pouvait intercepter son timbre baryton. Sa voix portait tel le

son d'un cor, et Bast sentit son nom l'attirer aussi impérieusement qu'un poing refermé autour de son cœur.

Il soupira, ouvrit légèrement le battant et retourna à l'intérieur. Il était mat, grand et charmant. Quand il marchait, il paraissait danser. « Oui, Reshi ? » répondit-il.

Un instant plus tard, l'aubergiste apparut dans la cuisine ; il portait un tablier blanc immaculé. Ses cheveux étaient roux. En dehors de ça, il était terriblement quelconque. Sa figure avait la placidité pâteuse de n'importe quel aubergiste las de par le monde. En dépit de l'heure matinale, il semblait fatigué.

Il tendit à Bast un tome relié de cuir. « Tu as failli oublier ça », lança-t-il sans une pointe de sarcasme.

Bast se saisit du livre en feignant la surprise. « Oh ! Merci, Reshi ! »

L'aubergiste haussa les épaules et esquissa un sourire. « De rien, Bast. Tant que tu seras en courses, pourras-tu en profiter pour ramasser quelques œufs ? »

Bast acquiesça, calant l'ouvrage sous son bras. « Autre chose ? demanda-t-il consciencieusement.

— Peut-être aussi des carottes. J'envisage un ragoût pour ce soir. C'est le Felling, nous risquons donc d'avoir du monde. » Sa bouche s'ourla légèrement d'un côté lorsqu'il prononça cette phrase.

L'aubergiste fit mine de se retourner, mais il interrompit son mouvement. « Oh, le garçon des Williams est passé hier soir. Il te cherchait. Il n'a pas laissé de message. » Il haussa un sourcil inquisiteur à l'intention de Bast. Ce regard en disait plus long qu'il en avait l'air.

« Je n'ai pas la moindre idée de ce qu'il peut me vouloir », déclara Bast.

L'aubergiste émit un grognement évasif, puis retourna dans la salle commune.

Il n'avait pas fait trois pas que Bast courait dehors dans les premiers rayons de l'aube.

Le temps que Bast arrive, deux enfants patientaient déjà. Ils jouaient sur un immense bloc de pierre grise, à moitié effondré au pied de la colline. Ils en escaladaient la paroi inclinée, puis sautaient dans l'herbe haute.

Se sachant observé, Bast prit tout son temps pour gravir la colline minuscule. En son sommet se dressait ce que les enfants appelaient l'arbre-éclair, même s'il s'agissait désormais d'un simple tronc dépourvu de branches et à peine plus grand qu'un homme. Toute son écorce était

tombée depuis longtemps, et le soleil avait blanchi le bois, lui conférant la couleur de l'os. Partout, sauf en son sommet, où malgré toutes ces années la cime demeurait aussi noire qu'un morceau de charbon.

Bast effleura le tronc du bout des doigts et le contourna lentement en suivant la course du soleil. C'était ainsi que l'on créait. Puis il se retourna et changea de main, effectuant trois rotations dans le sens inverse. C'était ainsi que l'on détruisait. Il poursuivit ses allées et venues, comme si l'arbre était une bobine qu'il s'amusa à dérouler et à enrouler.

Il s'assit enfin, le dos à l'arbre, et posa le livre sur une pierre voisine. Le soleil se réfléchit sur le lettrage doré, *Celum Tinture*. Puis il s'amusa à jeter des cailloux dans le petit ruisseau qui serpentait sur le bas de la colline, en face du bloc de pierre.

Un moment plus tard, un petit garçon rond et blondinet monta vers lui à pas lourds. C'était le dernier-né du boulanger, Brann. Il sentait la sueur, le pain frais et... autre chose. Quelque chose qui n'avait pas lieu d'être.

La lente approche du garçon avait une allure de rituel. Il franchit la crête de la colline et resta planté là un moment ; les seuls sons provenaient des deux autres enfants qui jouaient en contrebas.

Finalement, Bast se retourna pour étudier le garçon. Bien habillé, il n'avait pas plus de huit ou neuf ans et était plus replet que la plupart des autres enfants du bourg. Il tenait un tampon de tissu blanc dans une main.

Le garçon déglutit nerveusement. « J'ai besoin d'un mensonge. »

Bast hocha le chef. « Quel genre de mensonge ? »

L'autre ouvrit délicatement les doigts sur le pansement de fortune imbibé d'écarlate qu'il avait dans la paume. Bast acquiesça. Voilà ce qu'il avait senti.

« Je jouais avec les couteaux de ma maman », expliqua Brann.

Bast examina la coupure. Elle avait légèrement entamé la chair près du pouce. Rien de très sérieux. « Ça fait mal ? »

— Pas autant que les coups de fouet que je récolterai quand elle apprendra que je jouais avec ses couteaux. »

Bast opina avec compassion. « Tu as nettoyé le couteau avant de le ranger ? »

Brann confirma.

Bast se tapota pensivement les lèvres. « Tu as cru voir un gros rat noir. Ça t'a fait peur. Tu t'es coupé en lui lançant le couteau dessus. Hier, l'un de tes camarades t'a parlé de rats rongant les oreilles et les orteils des soldats durant leur sommeil. Tu en as fait des cauchemars. »

Brann frissonna. « Qui m'a raconté ça ? »

Bast haussa les épaules. « Choisis quelqu'un que tu n'aimes pas. »

Le garçon eut un sourire mauvais.

Bast se mit à énumérer ses consignes sur ses doigts. « Remets du sang sur le couteau avant de le jeter. » Il désigna le tissu avec lequel le garçon s'était bandé la main. « Débarrasse-toi de ça aussi. Le sang est sec, manifestement vieux. Tu arriverais à pleurer pour de faux ? »

Le garçon secoua la tête, visiblement gêné par l'idée.

« Mets-toi du sel dans les yeux. Attends d'être bien morveux et larmoyant avant de courir les rejoindre. Beugle comme un veau. Et quand ils commenceront à t'interroger sur ta main, dis à ta mère que tu es désolé si tu as cassé son couteau. »

Brann l'écoutait attentivement, d'abord en hochant la tête lentement, puis de plus en plus vite. Il sourit. « C'est parfait. » Il observa nerveusement autour de lui. « Combien je te dois ? »

— Tu connais des secrets ? » s'enquit Bast.

Le fils du boulanger y réfléchit un instant. « Le vieux Lant besogne la veuve Creel... » souffla-t-il avec espoir.

Bast agita dédaigneusement la main. « Ça fait des années. Tout le monde est au courant. » Il se frotta le nez avant d'agiter : « Peux-tu m'apporter deux pains aux raisins, plus tard dans la journée ? »

Brann acquiesça.

« C'est un bon début. Qu'as-tu dans tes poches ? »

Le garçon les fouilla, puis tendit ses deux mains. Elles contenaient deux shims de fer, une pierre plate verdâtre, un crâne d'oiseau, de la ficelle tout emmêlée et un morceau de craie.

Bast réclama la ficelle. Puis, prenant grand soin de ne pas toucher les shims, il saisit à deux doigts la pierre verdâtre et interrogea le garçon d'un regard.

Après une brève hésitation, l'autre acquiesça.

Bast empocha le caillou.

« Et si j'ai quand même droit au fouet ? » s'inquiéta Brann.

Bast haussa les épaules. « C'est tes oignons. Tu voulais un mensonge, je t'en ai fourni un bon. Si tu veux que je te tire d'affaire, c'est une autre histoire. »

Le fils du boulanger parut déçu, mais il hocha la tête et redescendit la colline.

Le prochain à monter fut un garçon légèrement plus âgé, aux vêtements loqueteux. L'un des fils Alard, Kale. Il avait la lèvre éclatée et

une croûte de sang autour d'une narine. Il fulminait encore, comme seul un garçon de dix ans peut le faire. Il était d'humeur orageuse.

« J'ai surpris mon frère à embrasser Gretta derrière le vieux moulin ! » annonça-t-il dès qu'il eut atteint le sommet de la colline. Puis, sans attendre que Bast lui pose la moindre question, il précisa : « Il savait que j'avais le béguin pour elle ! »

Bast écarta les mains en un geste d'impuissance et haussa les épaules. « Vengeance, cracha le garçon.

— Vengeance publique ? s'enquit Bast. Ou secrète ? »

Le garçon lécha sa lèvre fendue. « Secrète, répondit-il à voix basse.

— Grosse vengeance ? » voulut savoir Bast.

Le garçon y songea un moment, puis écarta les mains d'une soixantaine de centimètres. « Comme ça.

— Mmm, commenta Bast. Et sur une échelle de souris à taureau ? »

Le garçon se frotta le nez un moment. « Disons chat. Peut-être chien. Mais pas le chien de Martin le Fou. Plutôt celui des Benton. »

Bast acquiesça et adopta un air pensif. « Très bien, dit-il. Pisse-lui dans les chaussures. »

Le garçon parut sceptique. « Ça ne m'a pas l'air de niveau chien, comme vengeance. »

Bast secoua la tête. « Pisse dans un gobelet que tu caches. Laisse-le reposer pendant un jour ou deux. Puis, une nuit, quand il a mis ses chaussures à chauffer près du feu, verses-y la pisse. Pas de quoi faire une flaque, juste assez pour les humidifier. Au matin, elles seront toutes sèches et ne sentiront sans doute presque pas... »

— Quel intérêt ? l'interrompit le garçon avec colère. Ça n'est même pas une vengeance de puce ! »

Bast leva la main pour l'apaiser. « Quand il commencera à suer des pieds, il dégagera une odeur de pisse, expliqua-t-il calmement. Quand il marchera dans une flaque, il dégagera une odeur de pisse. Quand il marchera dans la neige, il dégagera une odeur de pisse. Il aura du mal à déterminer d'où ça vient exactement, mais tout le monde saura que c'est ton frère qui pue. » Bast sourit au garçon. « Je suppose que ta Gretta ne voudra plus embrasser ce gamin qui ne sait pas se retenir. »

Une expression de pure admiration illumina le visage du garçon, tel le soleil levant éclairant les montagnes. « C'est le truc le plus salaud que j'aie jamais entendu », déclara-t-il, admiratif.

Bast échoua lamentablement à faire preuve de modestie. « As-tu quelque chose pour moi ? »

— J'ai trouvé une ruche sauvage.

— C'est déjà bien, commenta Bast. Où ça ?
— Après chez les Orisson. Au-delà de la Crique. » Le garçon s'accroupit pour dessiner un plan dans la terre. « Tu vois ? »
Bast acquiesça. « Autre chose ? »
— Eh bien... Je sais où Martin le Fou cache son alambic... »
Bast haussa les sourcils. « Vraiment ? »
Le garçon dessina un autre plan, tout en lui donnant quelques indications. Puis il se releva et s'épousseta les genoux. « On est quittes ? »
Bast effaça les cartes de la semelle. « On est quittes. »
Le garçon s'épousseta les genoux à nouveau. « J'ai aussi un message pour toi. Rike demande à te voir. »
Bast secoua la tête avec fermeté. « Il connaît les règles. Dis-lui non. »
— Je lui ai déjà dit, répondit le garçon avec un haussement d'épaules tellement exagéré que c'en était comique. Mais je le lui répéterai, si je le vois... »

Aucun enfant n'attendait plus après Kale, Bast se cala donc l'ouvrage de cuir sous le bras et entama sa longue randonnée. Il trouva en chemin quelques framboises sauvages, qu'il mangea. Il but dans le puits d'Ostlar.

Finalement, il grimpa au sommet d'un promontoire, où il s'étira longuement avant de glisser l'exemplaire relié du *Celum Tinture* dans un vaste buisson d'aubépine, à l'endroit où une branche formait une cache confortable contre le tronc.

Il considéra alors le ciel clair et dégagé. Pas un nuage en vue. Guère de vent. Doux, mais pas chaud. Il n'avait pas plu depuis un bon moment. Ce n'était pas un jour de marché. Il lui restait encore des heures avant le repas du Felling...

Bast fronça légèrement les sourcils, comme s'il effectuait un calcul mental complexe. Puis il acquiesça pour lui-même.

Il redescendit alors du promontoire, passa devant la maison du vieux Lant, contourna les ronciers qui jouxtaient la ferme des Alard. Quand il atteignit la Crique, il coupa quelques tiges de roseau et les tailla à l'aide d'un canif brillant. Puis il sortit le morceau de ficelle de sa poche et s'en servit pour assembler les roseaux à la manière d'une flûte de Pan.

Il souffla au sommet de son instrument de fortune, et inclina la tête pour mieux entendre leurs dissonances. Il les tailla un peu plus, souffla de nouveau. Cette fois, la tonalité était plus juste, ce qui rendait les fautes d'accord encore plus criantes.

Il joua de nouveau du couteau, une fois, deux fois, trois fois. Puis il rangea sa lame et rapprocha les roseaux de son visage. Il inspira par le nez pour en humer l'odeur verte et humide. Il lécha alors les extrémités fraîchement taillées, dardant sa langue rouge avec une soudaineté surprenante.

Il prit ensuite une longue inspiration et souffla dans les tuyaux. Le son était aussi limpide qu'un clair de lune, aussi vivant qu'un poisson bondissant, aussi délicat qu'un fruit dérobé. Tout sourire, Bast se dirigea vers les collines à l'arrière de chez Benton, et il ne mit pas longtemps à entendre le bêlement bas et insouciant de moutons lointains.

Une minute plus tard, il franchit la crête d'une colline et avisa vingt-cinq ovins gras et loufoques, en train de paître dans la prairie en contrebas. Ces pâturages étaient ombragés et isolés du monde. En raison de l'absence de pluie, l'herbe était meilleure ici. Les pentes raides de la vallée dissuadaient les bêtes de divaguer, il n'était donc pas indispensable de les surveiller.

Une jeune femme était toutefois assise à l'ombre d'un orme, qui déployait ses branches au-dessus de la vallée. Elle avait retiré ses souliers et son bonnet. Ses longs cheveux épais étaient de la couleur du blé mûr.

Bast se mit alors à jouer. Une mélodie dangereuse. Douce et lumineuse, lente et narquoise.

La bergère se redressa en l'entendant, ce fut du moins l'impression qu'il en eut. Elle leva la tête, excitée... mais non. Jamais elle ne se tourna dans sa direction. Elle s'était simplement relevée pour se dégourdir les jambes, s'élevant sur la pointe des pieds, enroulant les mains au-dessus de sa tête.

Ne se rendant apparemment toujours pas compte qu'on lui jouait la sérénade, la jeune femme ramassa une couverture, l'étendit sous l'arbre et se rassit. C'était quelque peu étrange, car elle s'était justement trouvée assise là, sans la couverture. Peut-être commençait-elle simplement à avoir froid.

Bast continua de jouer tout en descendant la pente de la vallée dans sa direction. Il ne se hâta point, et sa musique était à la fois délicate, joueuse et langoureuse.

La bergère ne sembla pas davantage remarquer l'harmonie que le joueur de flûte. Elle regardait même dans la direction opposée à la sienne, vers l'autre bout de la petite vallée, comme curieuse de savoir ce que ses moutons s'apprétaient à y faire. Quand elle pivota la tête, elle lui